

In presentia corporis sanctissimi

Mort précieuse et naissance à la vie éternelle : les châsses écrins de sainteté



Tapissérie de saint Vincent (Bruxelles, 1515), Berne, Musée historique ©

Les reliques des saints, ces restes sacrés, souvenirs multiples et multiformes de personnages admirables et vénérés –des ossements, à tout ce qu'ils ont touché– peuplent le Moyen Âge : la « reliquiophilie » ou « reliquiolâtrie » fait partie des composantes de cette période charnière de l'histoire. Bien longtemps après, jusqu'à nos jours, les reliques occupent une place importante, en particulier dans la dévotion populaire.

Le Moyen Âge « inventeur » de reliques

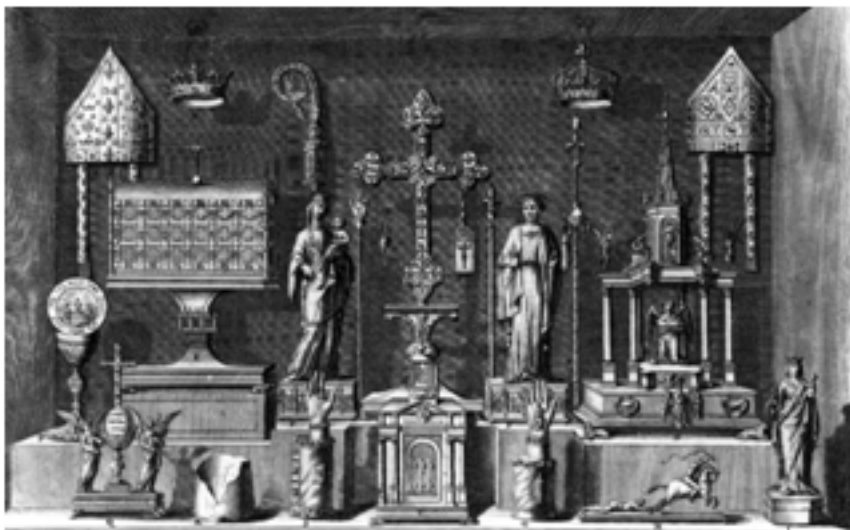
Le Moyen Âge a vécu un long développement du culte des saints et de leurs reliques, qui imprègne toutes les mentalités. Aux amulettes et autres fétiches des peuples germaniques, le christianisme a substitué les reliques dont le succès entraîna rapidement de graves déviations. Ces objets sacrés ont su concilier foi chrétienne et croyances profondes du peuple. Ce syncrétisme religieux stimula le phénomène. Dans une société qui éprouvait le besoin du concret et du tangible, l'importance acquise par la religion détermina les fidèles à posséder et toucher l'objet de leur piété. « Le culte des reliques se fonde sur le principe que le contact, l'ingestion, l'usage, la vénération d'une chose ayant fait partie, appartenu ou approché une personne riche en vertu, fait participer aux qualités de cette personne. Le dévot en vient à attribuer aux reliques une valeur magique » (Nicole Hermann-Mascard).

« Objets », « souvenirs », « mémoire » : ces belles appositions à « reliques des saints » reflètent les préoccupations de l'historien, de l'archéologue et de l'historien de l'art : une moisson abondante d'informations en résulte. Les contacts humains sont dépeints par des mentions de reliques. L'inventaire général des échanges culturels et religieux, la circulation des hommes, des biens et des idées, et l'hagiologie *lato sensu* offrent un champ historique en pleine (re)découverte. Reliques, œuvres d'art religieux et manuscrits hagiographiques ont voyagé et leurs interactions permettent des rapprochements souvent féconds et enrichissants. Ils peuvent influencer les esprits, inspirer des courants artistiques et culturels, livrer leur témoignage et mettre sur la piste de rapprochements inédits. Les individus qui manipulent ou trafiquent les reliques sont sous les feux de la recherche : les simples ossements révèlent une fonction symbolique et tous les codes qui leur sont assignés depuis le Moyen Âge, en rapport avec les valeurs et les attitudes de la société. Une friche intellectuelle se révèle : les routes de la foi et de l'art sont sans cesse redessinées.

Dans le secret du Trésor

Les objets ayant appartenu au saint ou réputés tels constituent le trésor de reliques historiques, que chaque centre religieux important sera fier d'exhiber pour la plus grande gloire de son saint patron. Les écrins d'orfèvreries se multiplient autour des reliques.

D'une certaine manière, le secret du Trésor contribue aussi à sa renommée : « Cacher pour susciter le désir ». Au haut Moyen Âge, les reliquaires sont fermés et ne laissent pas voir leur contenu. Le reliquaire est écrin et écran. Les triptyques se referment et leurs volets cachent la relique. Généralement les reliques sont gardées à l'abri des regards, ce qui induit toute une mise en scène pour les montrer, sous le strict contrôle ecclésiastique : ouverture de châsses et reconnaissance des reliques, ou plus tard ostensions régulières. Ceci renforce le secret du trésor et décuple chez les fidèles le désir de voir les reliques et d'assister aux cérémonies qui le permettent. Dans leurs châsses ou reliquaires, les reliques sont cachées et



Trésor de Saint-Denis, Gravure de l'ouvrage de Dom Félibrien (1706)

sorties pour la vénération lors de grandes circonstances. En 1141, la châsse de saint Lambert était placée *in secretarium criptae quod tantum asservabat thesaurum*. À Maastricht, en 1567, les chanoines de Saint-Servais décident de ne sortir le buste de leur saint patron que deux fois par an *nam quod rarius videtur, majori in honore haberi solet*.

Le trésor d'église devient la mémoire et la conscience historique et artistique d'une communauté, d'une ville ou d'une région. Il en conserve les reliques des saints comme principaux vestiges, mais aussi une multitude d'objets des plus variés, précieuse collection à la fois spirituelle mais aussi matérielle, annonciatrice du musée, conservatoire privilégié de l'art.



Trésor de Saint-Denis, Gravure de l'ouvrage de Dom Félibrien (1706)

La châsse, meuble liturgique commode

Les châsses, du latin *capsa*, « caisse », sont un des types les plus spectaculaires de reliquaires, surtout quand elles sont de grandes dimensions. Leur coffre allongé, surmonté d'un toit à double versant, est l'héritier du sarcophage ou du cercueil qui abritait à l'origine le corps saint, le squelette le plus complet possible du saint patron local. Dans le cours du XIII^e siècle, les châsses évoluent vers des formes et des structures architecturales, qui reproduisent de véritables églises-miniatures, en pleine efflorescence de l'art gothique. Elles enferment parfois les reliques les plus diverses. Le terme d'ancien français « fierte », du latin *feretrum*, *ferre*, « porter », insiste sur la mobilité de la châsse, sur la possibilité de l'emmener en procession. Les fidèles passent sous la châsse du saint pour obtenir sa bénédiction. L'incubation, dont l'origine remonte à l'Antiquité, consiste à rester tout un temps sous la châsse, voire à s'y coucher et y dormir, pour susciter un miracle de guérison. La présence de reliques entraîne le désir d'illustrer la vie du saint, par des peintures, par l'iconographie des orfèvreries, par la sculpture ou tout autre « mise en images ». La liturgie se développe parallèlement à l'acquisition de reliques.

La châsse peut être exposée sur le jubé, c'est-à-dire la clôture entre le chœur et la nef d'une église, mais aussi, comme à la Sainte-Chapelle à Paris, modèle par excellence, sur une tribune associée au maître-autel, ou encore intégrée à son retable, comme à Stavelot ou à Maastricht.



Châsse de Lierneux

Les châsses sont des orfèvreries utilitaires : elles « vivent » et ont subi des adaptations séculaires en fonction des circonstances, et des besoins de leurs déplacements. Au cours du

Moyen Âge et pendant tout l'Ancien Régime les restaurations ont pu transformer et parfois défigurer bon nombre d'entre elles. On ne compte plus les interventions d'éléments décoratifs voire de statuettes survenues au cours des siècles : les inscriptions en deviennent incompréhensibles, le programme iconographique originel perturbé... Ces réparations grossières ont été exécutées par des artisans peu compétents en la matière à la suite d'accidents qui attestent la vie de ces châsses, aujourd'hui difficilement conciliable avec le caractère muséal qu'elles ont acquis. Parfois la chance veut qu'un orfèvre de qualité intervienne.

Les châsses sont aussi, comme les reliques parfois monnayées : elles constituent des réserves monétaires. En 1096, le prince-évêque Otbert n'hésite pas à faire fondre des plaques de la châsse de saint Lambert pour l'achat à Godefroid du château de Bouillon.

L'histoire de l'achèvement d'une châsse peut, le cas échéant, mettre en évidence le travail d'ateliers œuvrant à des époques différentes, le travail étant demeuré inachevé faute de moyens. Car, comme souvent, c'est l'argent qui mène la danse ! Dans ce cas, l'hétérogénéité peut transparaître dans les détails, même si le programme théologique et iconographique préalablement défini a été généralement suivi. Le chantier des châsses n'est-il pas finalement un peu à l'image du chantier des constructions d'églises, progressif selon les moyens financiers et les conditions historiques ? Mais toujours avec ce même souci utilitaire de pouvoir se servir des objets sacrés malgré leur inachèvement momentané.

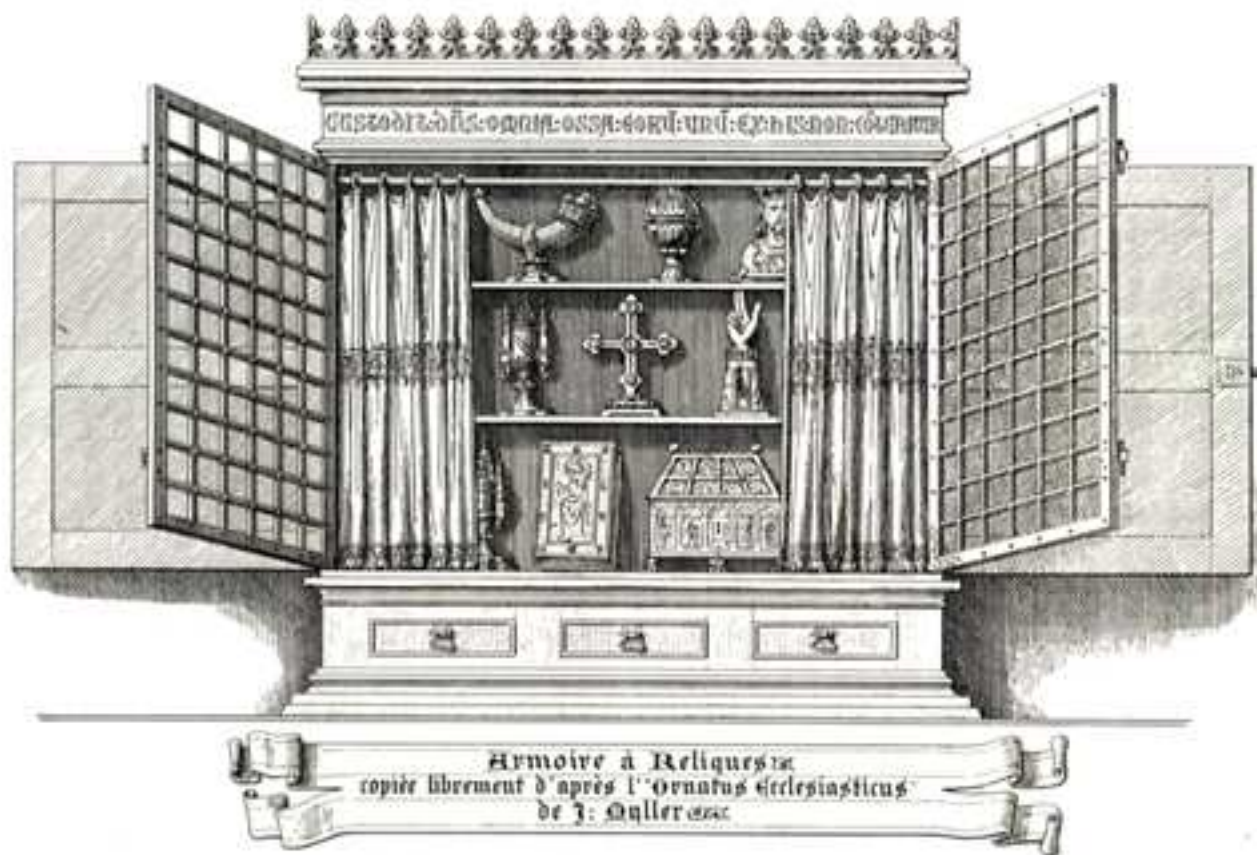
La liaison de l'orfèvrerie à l'hagiographie est évidente. L'inspiration repose sur les textes, que les ecclésiastiques connaissent parfaitement par une fréquentation et récitation quotidiennes, tout comme la Bible, la source principale.

Malgré ses dimensions réduites, l'épigraphie est parfois très présente sur les châsses. Sa fonction ornementale et esthétique n'est pas à négliger. Parfois même une date ou des noms de commanditaires ou d'orfèvres y sont laissés. Les inscriptions en latin - on l'oublie trop souvent - ne sont lisibles que de près, par ceux... qui savent lire ; elles ne sont donc accessibles qu'à des initiés à même de les comprendre, dans leurs allusions et références, quand elles ne se limitent pas simplement à donner l'identité du saint personnage représenté. L'orfèvrerie captive son public : d'une part le public lettré et savant qui peut approcher l'œuvre de près et savourer la théologie et l'hagiographie illustrées ; d'autre part, les fidèles illettrés qui aperçoivent la châsse de loin et doivent être impressionnés par cette « orfèvrerie de l'illusion ». Les inscriptions ont pu de la sorte renforcer le caractère sacré des objets et par là accroître le mystère qui les entoure. Mystère et illusion sont les ingrédients du théâtre liturgique : sacralité des reliques et miracles subséquents, illusion du faux (doré pour or, pierres de fantaisie pour pierres précieuses).

Les châsses mosanes, un patrimoine artistique et historique

Dans le diocèse de Liège, la dévotion exceptionnelle, entre le XI^e et le XIII^e siècle, envers les reliques des saints n'est pas sans parallélisme avec l'âge d'or de l'art mosan. Découvrir le moment le plus fort de ce phénomène est question d'appréciation subjective. Les évêques de Tongres-Maastricht-Liège manifestent leur dévotion aux reliques de façon quelquefois spectaculaire. Ils ont procédé à maintes élévations ou translations de reliques : Maastricht en 1039, Celles en 1046(?), Huy en 1066 et 1172/1173, Fosses en 1086, Gembloux en 1110, Brogne en 1131, Saint-Trond en 1169, Liège en 1143 et 1185... Les documents historiques sont nombreux à côté seulement des quelques œuvres d'art conservées. Comme tout autre école artistique, l'art mosan a été sinistré. L'élévation - *elevatio* - est la reconnaissance par l'évêque de la sainteté d'un personnage qui peut dès lors prétendre à un culte sur les autels. *Vox populi, vox Dei* : à l'époque il n'y a pas encore de canonisation formelle et canonique organisée et de réserve papale de ce droit. L'évêque fait la loi. La translation - *translatio* - implique un voyage des reliques dans un but déterminé ou le transfert d'une châsse à une autre.

À cette époque faste, un climat intellectuel exceptionnel sous-tend la création artistique. Le symbolisme présent dans tout l'art roman prend, en pays mosan, une dimension supplémentaire forgée à l'aune de la pensée théologique, conjointement à une sensibilité humaine qui va aller croissant. Cet état d'esprit s'exprime déjà vers l'an mil chez Hériger de Lobbes, bras droit de l'évêque Notger. L'Hérodote liégeois est aussi théologien à ses heures. À propos de la prédestination, il conçoit que l'homme puisse avoir un rôle à jouer pour son salut dans des rapports de confiance avec Dieu. Cette sorte de libre arbitre avant la lettre imagine un Dieu bon, juste et miséricordieux. Le saint est un « partenaire des projets salutaires de Dieu » et Hériger d'établir « une religion de la confiance, de la jouissance et de l'espoir » (Guy Philippart). L'Incarnation prend ici tout son sens et la dignité humaine en est exaltée. Les arts somptueux expriment ce nouvel humanisme et l'art mosan est une « révolution visuelle » (Joyce Brodsky), aussi bien stylistique que programmatique.



Tout comme leurs dimensions, proportionnelles à la fortune des établissements religieux dans le cours de leur histoire, la grammaire iconographique et décorative des châsses varie de l'une à l'autre. Symétrie de décoration, apôtres et saints disposés par groupes structurés sur les longs côtés, statuettes en argent repoussé et ciselé. Cycle narratif hagiographique, avec des parallélismes issus de l'Écriture Sainte, sur les longs côtés ou sur la toiture. Alternance des plaques iconographiques et des zones décoratives. Filigranes, plaques d'émaux historiés ou ornementaux, cloisonnés ou champlevés, parfois mixtes, pour rehausser l'œuvre de couleurs et lui donner sa rutilance polychrome. Vernis brun, « l'orfèvrerie du pauvre » qui donne lieu à des compositions ou ornements décoratives et graphiques raffinés. C'est ici vraiment « l'orfèvrerie de l'illusion », de même pour l'argent, le laiton ou le cuivre dorés qui imitent l'or. L'argent, en grande partie doré, devait faire scintiller la châsse. Les éléments décoratifs foisonnent et font la splendeur de l'orfèvrerie médiévale, plus encore dans les détails et dans le soin apporté à leur exécution : colonnettes avec bases et chapiteaux, et leurs arrière-plans ou lésènes, filets perlés, chanfrein estampé, croisettes fleurdelysées, quadrilobes dorés, bordures en argent et plates-bandes gravées, repoussées ou estampées.... Cette abondance de décoration et cette horreur du vide sont caractéristiques. Les châsses alternent et entremêlent les techniques. Des particularités s'affichent sur chacune d'entre elles.

À Liège

Pour ne parler que de Liège, les châsses de l'ancienne cathédrale de Liège n'ont pas survécu à la Révolution, tout comme celles d'autres abbayes telles Saint-Laurent et Saint-Jacques de Liège, Lobbes, Saint-Trond, et Malmedy.

L'inventaire du trésor de Saint-Lambert en 1025 mentionne une châsse « en or » et pas moins de six « en argent ». L'actuelle châsse de saint Lambert de 1896, réalisée par la Maison Wilmotte de Liège et actuellement conservée à la cathédrale, renferme un coffre rouge qui contient les reliques principales, sauf la tête, identifiées par deux plaques, l'une en plomb, l'autre en cuivre du XII^e siècle. Une rapide dendrochronologie de ce coffre faite lors de l'ouverture de 1985 le placerait vers l'an mil. Par ailleurs, exposée au Trésor, l'âme en bois d'une châsse de saint Lambert, privée de son orfèvrerie, daterait quant à elle du XV^e siècle.

Pour remercier saint Lambert du « Triomphe de Bouillon », l'évêque Albéron II lui fit confectionner une nouvelle châsse et y transféra ses reliques le 19 décembre 1143. Le corps du saint évêque enveloppé dans ses deux suaires était identifié par ses deux plaques en plomb et en cuivre. En 1185, l'incendie de la cathédrale épargna les reliques. La châsse fut replacée sous un ciborium recouvert d'or et d'argent en compagnie de la châsse des saints Pierre, Andolet, ses neveux martyrs et de saint Floribert dans le vieux chœur au pied de l'autel de la Sainte-Trinité. En 1319, le chœur de l'église gothique fut achevé et un jubé le clôtura. On dispose du contrat de réalisation en 1365 par Maître Gilles Gobin de la grande armoire du

jubé : entièrement polychromée, elle abritait la châsse de saint Lambert, posée sur un support qui permettait de la laisser voir, l'abritait et la garantissait contre toute profanation.

Surmontée d'un crêtage, cette riche armoire avait un socle peint en rouge, ses chanfreins et contours en or mat, et une ornementation de trente-deux statuettes en or, les visages et les mains en carnation, dans des niches au fond azuré scintillant d'or. Le *Liber officiorum Ecclesiae Leodiensis*, commencé en 1185 et complété en 1323, précise que le service de la fierte de saint Lambert, dû par sept bourgeois appelés les « sept fiévés », consistait à garder la châsse du saint lorsqu'on la transportait ou lorsqu'on l'exposait. L'institution des fiévés figure dans les Paix ou contrats intervenus entre le prince et les divers pouvoirs de la nation et les exemptions dont ils profitent.



Premier suaire de saint Lambert (détail)

Les conclusions capitulaires apportent de nombreuses mentions : en 1477, un paiement est fait au peintre Henri « pour rougir et redorer la fierte de saint Lambert » ; en 1484, un paiement est fait au trésorier pour la réparation d'un vase à eau bénite cassé, une image dont on a enlevé l'or et l'argent et une croix de procession.



Second suaire de saint Lambert (détail)

Des châsses en perpétuel mouvement

Les pèlerinages récoltent l'argent nécessaire aux travaux d'embellissement des édifices et, si nécessaire, les religieux se lancent sur les routes avec les reliquaires de leurs saints patrons pour obtenir des fonds supplémentaires. Ces cercueils orfèvrés ne sont-ils pas idéalement conçus pour les processions ? À l'instar des cortèges funèbres, le corps enchâssé et porté sur une civière. Et au-delà la référence existe avec l'arche d'alliance gardée derrière ses tentures dans le temple de Salomon à Jérusalem.

Le temps a marqué de son empreinte les trésors d'église en renouvelant et en adaptant au goût du jour les précieux réceptacles. Les inventaires des trésors sont rarement détaillés mais ils attestent l'existence de châsses importantes, aujourd'hui disparues, comme à Gembloux ou à Fosses. Comme à Liège, Saint-Thierry proche de Reims a conservé le coffre ancien de la châsse de son saint patron. Le culte des saints est un tout, ce qui donne une impression d'intensité. La splendeur des édifices religieux a pour but de favoriser l'éclat de l'office divin et chaque église ainsi dotée des bâtiments claustraux et des services indispensables à son fonctionnement encourage la pratique des vertus religieuses. Dans ce vaste programme, les reliques, et les châsses, occupent une place centrale.

Philippe George